

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE MONTREAL,

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 3^{me} JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ÉCHO PARAITRA LE 4 OCTOBRE.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 20 Septembre 1860.

No. 18.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—La liberté et la Religion par le Rév. Messire Herc. Beaudry, curé de St. Jean Chrysostôme.—Michel-Ange ou les trois Souhais.—Le premier bateau à vapeur sur la Rivière Rouge.—L'œil du Maître.—Aveu d'un philosophe, ou la Croix.—La Comtesse de Vendôme, ou la Couronne de Perse.—Les deux Maçons, ou bénédictions de la probité et suites funestes du vice contraire.—Texte original de l'adresse de l'Université Laval, au Prince de Galles.—L'ivresse condui; souvent à des fautes, à des infamies, à toute espèce de crimes.

Chronique de la Quinzaine.

SOMMAIRE: Nouvelles de Syrie.—Arrivée des troupes.—Événements de Naples.—Défection de l'armée.—Voyage du Prince de Galles.—Accueil dans le Bas et le Haut-Canada.

Rien de plus admirable, d'après tous ceux qui l'ont vue, que la position de la ville de Beyrouth sur la côte de Syrie.

Sous ce ciel magnifique et lumineux de l'Asie, la mer y est de la teinte la plus bleue et la plus pure, réfléchissant, comme une glace sans tache, les sommets majestueux qui bordent le rivage, et qui, en quelques endroits, s'élèvent presque perpendiculairement sur l'abîme, avec des villages et de grands monastères, suspendus, comme des nids d'aigles, à perte de vue au-dessus des précipices.

Les flots d'azur viennent se briser avec des dentelles d'argent sur un sable doré qui semble comme la frange magnifique des verdure qui bordent la rive; puis, en s'élevant, le regard peut contempler la chaîne du Liban qui, de l'ancienne Sidon à l'ancienne Laodicée, se développe à l'œil sur une longueur d'environ 40 lieues.

Ainsi s'exprime un célèbre voyageur :

“ Le Liban a un caractère que je n'ai vu ni aux Alpes, ni aux Pyrénées; c'est le mélange de la sublimité imposante des cîmes, avec la grâce et le charme des détails. Ce sont les Alpes sous le ciel d'Asie, plongeant leurs cîmes glacées dans la profonde sérénité d'une éternelle splendeur.

“ Il semble que le soleil repose éternellement sur les angles dorés de ces crêtes; l'éclat dont il les imprime se laisse confondre avec la blancheur des neiges qui restent jusqu'au milieu de l'été sur les cîmes les plus élevées.

Mgr. Mislin reproduit le même tableau :

“ Les cîmes gigantesques du Liban, nous dit-il, portent, sur chacune de leurs crêtes, un village, une église, un convent; les pentes sont chargées de mûriers, de maisons de campagne; en bas, un sable rouge et étincelant. La nature s'est plu à rassembler ici, sur un petit espace, tout ce qu'elle a de beau et de grand, de gracieux, de terrible, comme elle a réuni toutes les couleurs dans les zones étroites de l'arc-en-ciel. Ici, une mer immense, ensuite le désert, plus loin une vallée riante, plus loin encore des collines couvertes d'habitations, et, au fond du tableau, des montagnes blanches qui se perdent dans les nues.

“ Sous nos climats brumeux du Nord, les plus belles montagnes, vues à une certaine distance, s'effacent à travers une atmosphère vaporeuse qui éteint le coloris et confond les lignes: en Syrie, on croit voir le Liban, à travers un crystal légèrement coloré de rose, de violet, qui rapproche, relève et embellit.

“ Cette couleur céleste n'est pas uniforme: elle est plus vive sur la crête des rochers, plus dense dans l'enfoncement des vallées, plus douce sur la pente des côteaux, etc., etc.”

Après cette description qui est, comme on le voit, le développement heureux de l'autre, il nous reste à dire que l'œil n'est pas seulement charmé au promontoire de Beyrouth, mais que l'âme est toute saisie de la pensée des plus graves enseignements et des plus poétiques souvenirs.

Cette ville, où viennent aboutir les relations de l'Asie et de l'Europe, le commerce de la civilisation européenne avec les restes de l'activité orientale, est à proximité des sites les plus fameux et les plus célèbres dans l'histoire.

Là, on est à 20 milles de Sidon; à 40 milles de Tyr; à 15 milles des cîmes du Liban; à 20 milles de Balbeck; à 60 milles de Damas; à 150 milles de Palmyre, et à égale distance de Jérusalem, au Sud, et d'Antioche, au Nord.

Il y a donc peu de chemin à faire pour contempler le site de ces anciennes cités orgueilleuses dont les

ruines témoignent de la véracité des anciennes prophéties.

“Voici, dit Ezéchiël deux cents ans avant l'accomplissement, voici que j'amènerai de l'Aquilon, contre Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone, avec des chevaux et des cavaliers, des chars et des bataillons ; il fera périr par le glaive tes enfants ; il ravira tes richesses, pillera tes marchandises, abattra tes murs, détruira ces maisons qui sont tes délices, et jettera au milieu des eaux tes pierres, tes bois et tes édifices réduits en poussière..... je ferai de tes débris une pierre polie par les flots de la mer, qui ne sera plus bonne que pour sécher des filets ; je ferai de toi un exemple terrible ; on regardera et tu auras disparu ; on te cherchera et on ne te trouvera plus jamais.” (*Ezéchiël, chap. XXVI.*)

Un missionnaire, envoyé dans les derniers temps sur ces rives, chercha Tyr ; il ne vit que des ruines, et il fut frappé d'une terreur religieuse, en découvrant, sur les bords de la mer, sur des débris mutilés, à demi-enfoncés dans les eaux, *des filets de pauvres pêcheurs qui séchaient au soleil.*

Les mêmes menaces furent faites contre Sidon, et elles ont été de même accomplies ; ce qui reste encore actuellement de ces deux villes superbes, sert à montrer, d'une part, l'exécution terrible des vengeances de Dieu contre le pécheur, et en même temps l'accomplissement des paroles prophétiques de l'Écriture.

A quelque distance, on voit le *Cap du prophète Jonas* ; c'est près de là, suivant la tradition, que le prophète Jonas aurait été rejeté par le poisson qui l'avait englouti.

Un peu plus au nord, c'est-à-dire à une demi-lieue de Beyrouth, on montre l'endroit où St.-Georges aurait délivré la fille du roi du pays, en tuant un dragon qui désolait ces contrées ; on a expliqué ce fait dans un sens allégorique, mais quoiqu'il en soit, on voit comme ce pays est rempli de souvenirs du passé.

Enfin, suivant une tradition universelle répandue dans tout l'Orient, il paraît que c'est dans cette contrée, et là même où est Damas, qu'a retenti cette parole terrible : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?*

Ce serait là que Caïn aurait immolé le doux et inoffensif Abel à sa haine et à sa jalousie, là où de féroces Musulmans ont immolé encore récemment des milliers de chrétiens à leur fanatisme.

Ce rapprochement est assez remarquable dans un pays qui a été si souvent témoin de pareilles horreurs, et qui actuellement fume encore du sang innocent répandu.

Ce sont donc ces contrées qui ont été le théâtre de tant d'horreurs ; depuis les massacres de juillet, on peut s'imaginer dans quelle désolation étaient plongés les chrétiens, ayant à pleurer tous ceux qu'ils avaient perdus, ayant à déplorer tout ce qui leur avait été enlevé, ayant à trembler à chaque instant que le fanatisme, excité par tant de forfaits, ne continuât et ne voulût achever son œuvre de mort et de destruction.

Des meurtres journaliers, des menaces affreuses entretenaient ces appréhensions ; les fureurs, calmées pendant quelques jours, semblaient reprendre et s'enflammer encore ; des lettres venues de Constantinople déclaraient que la seule nouvelle d'une intervention européenne précipiterait la catastrophe ; d'autres lettres venues de Beyrouth disaient qu'elle était si imminente que les troupes arriveraient sans doute trop tard.

De telles contradictions nous montrent assez le désordre des esprits et les appréhensions exagérées de la peur ; et il faut avouer qu'on tremblerait à moins.

Toute la contrée était donc dans l'épouvante ; les menaces semblaient devenir chaque jour plus terribles, les pauvres victimes croyaient ne pouvoir plus être en sûreté même sous la protection d'Abdel-Kader, ou sous le pavillon des consuls européens de Beyrouth.

Le soleil en se levant, le 14 du mois d'août, pouvait contempler les plus grandes horreurs ; les cœurs étaient dans l'anxiété la plus amère, lorsque tout-à-coup un cri d'espérance et de salut retentit et fut répété par des milliers de poitrines ; à l'horizon, on venait d'apercevoir le drapeau des vaisseaux français, le canon tonnait pour annoncer l'arrivée des libérateurs, et au bout de quelques heures, ils défilaient dans les rues de Beyrouth, précédés de leurs clairons qui faisaient retentir les accents de la joie et du salut.

Le débarquement a eu lieu au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Toute la plage était couverte de monde ; au moment où les chaloupes pleines de soldats approchaient, la foule entra dans la mer ; les soldats furent enlevés des embarcations et portés en triomphe par des milliers de bras, jusqu'au milieu de la ville. Quel moment et quelle impression mêlée de tristesse et de douleur ! Ceux qui étaient présents se voyaient délivrés enfin de leurs inquiétudes et de leurs angoisses ; mais les pleurs s'échappaient de tous les yeux, en pensant aux absents et aux malheureuses victimes qui ont succombé depuis tant de jours et de semaines d'attente.

Si l'âme a recouvré quelque tranquillité et quelque espérance en songeant à ces plages désolées, c'est sans espoir qu'elle se reporte à ce qui se passe à Naples.

Hélas ! que de trônes brisés depuis un siècle ! Que de familles princières dépouillées ! Que de jeunes héritiers de *sang-royal*, nés dans les palais, élevés dans les splendeurs, formés d'avance aux plus hautes et aux plus brillantes destinées, ont dû renoncer tout d'un coup aux droits de leur naissance, aux idées et aux promesses de leur enfance et de leur jeunesse !

Un jour ce palais, leur maison paternelle, s'est fermé devant eux, et il a fallu quitter ce royaume, cet empire, le sol de leur patrie !

Que de fois s'est renouvelé ce triste drame, cette amère déception, ce revirement subit et imprévu de tant d'avenir et de tant de fortune.

Au milieu de ces tristes événements, c'est être in-

juste que d'en faire peser la responsabilité, principalement sur ceux qui succombent. Il faut savoir reconnaître ce qu'il y a d'inflexible dans les circonstances elles-mêmes.

Des générations passées ont semé le vent et d'autres doivent rencontrer la tempête.

Pour que ces jeunes dépositaires de l'autorité puissent vaincre, il leur faudrait accomplir ce qui est absolument impossible. Car il leur faudrait remonter le cours des années et des siècles, et s'en aller combattre les causes mystérieuses des conséquences terribles que nous voyons éclater aujourd'hui.

Dans la contemplation de ces terribles tempêtes il y a autre chose à faire qu'à accuser et à avilir la victime. N'est-il donc pas des destinées qui sont dignes d'une irrésistible pitié ?

“ *Sunt lacrymæ rerum !...* ”

Le jeune Roi a déclaré qu'il se défendrait jusqu'au dernier moment, qu'il était décidé à s'ensevelir sous les ruines de la monarchie, qu'il combattrait à la tête de ses derniers défenseurs, et les armées de terre et de mer ont répondu à cette noble détermination par la *défection universelle* et par la démission en masse de tous les Officiers.

C'est ainsi qu'est traité le fils d'un Souverain tout populaire, dans l'acception la plus rigoureuse du mot, quelques mois après son intronisation solennelle, avec une armée imposante que l'on disait si dévouée, si fidèle, si bien disciplinée et si bien exercée.

Après un pareil exemple, sur quoi les Princes peuvent-ils compter ? et combien cette destinée si brillante, qui semble toute de fêtes et de plaisirs, peut-elle être mêlée de tristes prévisions et de terribles inquiétudes ?

Voilà comme s'exprimait un *Journal* important de Londres, le 25 du mois d'Août dernier :

“ Chacun pouvait être persuadé que le Prince de Galles ne rencontrerait au Canada que démonstrations de respect, d'affections et d'enthousiasme.

“ On ne pouvait douter qu'il recevrait des témoignages, non seulement officiels, mais encore sincères de la part de toutes les classes de la population.

“ Il était également certain que des manifestations du bonheur de posséder l'héritier présomptif seraient faites de toutes manières, et que toutes les classes, dans toutes localités, en chaque circonstance possible, montreraient à l'envie leurs sentiments.

“ On devait aussi s'attendre que tous les mouvements du Prince seraient accompagnés de fêtes populaires, et que la jeune nation marquerait chacune des journées de son voyage par les plus cordiales réjouissances.

“ Sous tous les rapports les prévisions ont été réalisées, etc., etc.”

Ces prévisions ont en effet été réalisées *universellement, spontanément et cordialement* dans toutes les localités du BAS-CANADA, mais elles ont subi quelques déceptions plus loin. Ainsi en peut-il être des

plus certaines et des plus brillantes espérances de ce monde.

La Religion et la Liberté.

PAR LE RÉVÉREND MESSIRE HERCULE BEAUDRY,
Curé de St. Jean-Chrysostôme,

Lû au Cabinet de Lecture Paroissial, en Octobre 1858.

L'amour de la liberté, dans l'homme, est un sentiment inné ; il le manifeste dès sa naissance. L'enfant encore au berceau semble vouloir se débarrasser de ses langes. A peine sa raison est-elle capable de lui faire connaître l'autorité paternelle, que cette autorité, qui doit suppléer à la faiblesse de son intelligence, lui paraît onéreuse : il soupire déjà après le jour de son émancipation qui lui apparaît comme une ère de bonheur.

Sans cesse à la recherche de ce bonheur, son âme qui s'y consume, se révolte contre tous les obstacles qui la retardent dans sa marche impétueuse : elle voudrait communiquer au corps son activité. Aussi voit-on l'homme à l'œuvre et entreprendre rien de moindre que de dompter les éléments. Empruntant à la vapeur son activité et sa force, on le voit franchir les distances, sur la terre et sur les mers, avec la rapidité de l'éclair. Il va jusqu'à envier aux oiseaux du ciel leur agilité. Il veut, lui aussi, prendre son essor dans les airs et découvrir le moyen de s'y élever.

Mais l'homme, ainsi dévoré de la soif du bonheur, est un être sociable qui ne saurait vivre dans l'isolement. Les nombreux besoins qu'il éprouve à son entrée dans le monde en sont une preuve irréfutable. Son corps, à sa naissance, est faible et débile, et n'atteint son entier développement qu'après plusieurs années. Pendant la première période de son existence, l'homme ne peut pas pourvoir aux besoins les plus pressants de la vie ; en sorte que, en dehors de la société, il ne peut pas vivre, même de la vie purement animale. Son intelligence, susceptible d'un si haut degré de perfectionnement, ne peut acquérir la science que par voie de transmission et d'une manière extrêmement lente. Il est donc évident que sa condition essentielle est de vivre en société.

Voilà donc que l'homme, être sociable, vivant au milieu de ses semblables, dévoré du désir de jouir, se met à la poursuite du bonheur, marche à la conquête de ce qu'il appelle la liberté. Soldat fougueux et inexpérimenté, ébloui par l'éclat d'un bien parfois purement idéal, il s'élançait avec ardeur et renverse tout ce qui lui fait obstacle. Mais dans sa marche, parfois aveugle, pour arriver au but qu'il veut atteindre, il peut recourir à des moyens plus ou moins attentatoires aux droits d'autrui. De-là, le besoin d'une autorité qui sauvegarde les droits des uns et des autres. Lorsque dans la poursuite du bonheur, l'homme s'égare et qu'il outrage Dieu, il n'est comptable qu'à Dieu ; la société alors ne prétend exercer aucun

contrôle sur ses actes. Mais quand il viole le droit d'autrui, l'ordre exige qu'il y ait dans la société une autorité pour protéger ceux dont les droits sont lésés. Cette vérité est si évidente, qu'indépendamment des nombreux témoignages que nous pourrions apporter à son appui, nous voyons que les *payens* l'avaient découverte par les seules lumières de la raison : Cicéron définit la liberté dans l'ordre social et politique : "*l'esclave de la loi.*"

Il est important d'avoir de la liberté une notion exacte ; car, sans cesse, on l'entend exalter comme un bienfait du Christianisme ; on se passionne pour elle ; on la recherche avec ardeur, et souvent cette prétendue liberté, telle qu'on la conçoit, n'est qu'une illusion. On se la représente faussement comme consistant dans *l'absence de toute contrainte*, comme excluant toute autorité, c'est-à-dire que l'on confond la liberté avec la licence. De même que l'autorité qui ne produit pas la liberté n'est plus l'autorité, mais un véritable despotisme ; de même la liberté qui ne découle pas de l'autorité, n'est plus liberté, elle dégénère en licence. Et pour que nous ne paraissions pas mettre ici l'autorité et la liberté en antagonisme, nous allons développer notre pensée.

L'Autorité n'est pas établie pour restreindre la liberté, mais, bien au contraire, pour la protéger, lui procurer son libre exercice, sa libre extension, ce qui paraîtra évident par les réflexions suivantes.

L'homme est créé libre de choisir entre le bien et le mal, mais il n'est pas indifférent qu'il fasse l'un ou l'autre : au contraire, le bien lui est commandé, *c'est sa fin* ; son bonheur est attaché à son accomplissement, et nous avons vu que l'homme recherche nécessairement le bonheur. Il ne peut donc vouloir que le bien. Quand il fait le mal, il se trompe, ou plutôt sa liberté rencontre un obstacle qu'elle ne peut vaincre, et l'autorité en éloignant cet obstacle, en commandant l'observance des règles de la justice, loin de restreindre la liberté, ne fait donc que lui donner un exercice plus libre ; ce qui fait dire à Auguste Nicolas que *la liberté consiste à faire ce qu'on veut, en faisant ce qu'on doit.*

Il est ici un point capital, une vérité fondamentale qu'il importe de bien établir, savoir : que *l'Autorité vient de Dieu.* Il est le maître de toute chose, nous sommes ses créatures ; devant lui, nous avons des devoirs, mais nous n'avons aucun droit, et par conséquent point de liberté. Nous devons reconnaître *son autorité pleine et entière*, car elle exclut toute autre autorité. Mais si nous sommes soumis à Dieu, c'est à lui seul. Comme son autorité exclut toute autre autorité, il suit de là que l'homme, à part la soumission qu'il doit à Dieu, jouit de la liberté pleine et entière, aucun homme, ne *pouvant de lui-même*, exercer le moindre acte d'autorité sur son semblable.

Voilà, Messieurs, l'enseignement de l'Écriture Sainte et le sentiment unanime des Docteurs de l'Église que l'admirable auteur Espagnol, Balmès, résume ain-

si : " L'homme, disent-ils, n'a pas été créé pour vivre seul ; son existence suppose la famille, ses inclinations le portent à contracter une alliance sans laquelle la race humaine ne saurait se perpétuer. Les familles sont liées les unes aux autres par des liens intimes et indissolubles ; elles ont des besoins communs ; aucune ne peut jouir du bonheur ni pourvoir à sa conservation sans le secours d'autres. Elles sont donc contraintes de vivre en société. La société ne peut exister sans ordre, ni l'ordre sans justice, et l'un et l'autre requièrent un *gardien*, un *interprète*, un *exécuteur*. Voilà *le pouvoir civil*. Dieu qui a créé l'homme et qui veut sa conservation, a donc voulu aussi l'existence de la société et le pouvoir qui lui est nécessaire.

Maintenant l'existence du pouvoir civil est aussi conforme à la volonté de Dieu que l'existence de l'autorité. Si les familles ont besoin de l'autorité paternelle, la société n'a pas un moindre besoin du pouvoir civil. Notre Seigneur a bien voulu nous mettre à l'abri de toute erreur sur ce point important, en nous disant dans l'Écriture, que *tout pouvoir émane de lui*, que nous devons lui être soumis, *que celui qui lui résiste, résiste à Dieu lui-même.*

Je cherche en vain une objection à cette manière d'expliquer l'origine de la société et du pouvoir qui la gouverne. Cette doctrine sauvegarde les droits naturel, humain et divin : tous ces droits sont liés les uns aux autres et se soutiennent mutuellement. La sublimité de la théorie rivalise avec sa simplicité ; la Révélation sanctionne ce que a été montré par les lumières de la raison et la grâce fortifie la nature. Tel est donc ce fameux droit divin, présenté comme un épouvantail aux hommes ignorants et crédules, pour leur faire croire que l'Église Catholique, quand elle enseigne l'obligation d'obéir au pouvoir légitime et qu'elle fonde cette obligation sur la loi de Dieu, propose un dogme injurieux à la vraie liberté humaine."

La liberté consiste donc dans la soumission à l'autorité légitime et dans l'absence de tout autre contrôle ; il n'y a d'autorité légitime que celle qui vient de Dieu, toute autre autorité est une usurpation.

D'ailleurs, si le pouvoir n'est pas présenté aux hommes comme venant de Dieu ; s'il n'est pas revêtu à leurs yeux d'un caractère sacré, il n'est plus acceptable, il froisse l'orgueil humain qui ne peut pas souffrir de se voir soumis à son semblable. Donnez au pouvoir civil une origine divine, faites-le descendre du ciel, dès lors il devient l'objet du respect et de la vénération de ceux à qui il commande. Ceux-ci obéissent sans se sentir humiliés, et subissent partout plus volontiers le joug de la soumission.

Il est donc de la plus grande importance que ceux qui exercent le pouvoir comme ceux qui le subissent le regardent comme venant de Dieu, et cela dans l'intérêt des uns et des autres. Celui qui exerce le pouvoir doit le regarder comme venant de Dieu, sans quoi il détrône Dieu pour se mettre à sa place. Ne

reconnaissant point de tribunal au-dessus de lui, de loi morale supérieure à sa volonté, il s'arroge une puissance sans borne et ne peut manquer d'abuser de son pouvoir au préjudice de ceux à qui il commande. Ceux-ci à leur tour, pour qu'il y ait harmonie dans la société, doivent considérer le pouvoir, du point de vue de la foi, être imbus de principes religieux.

Le Comte de Maistre dit " que le gouvernement ne peut pas gouverner seul, qu'il faut qu'il appelle à son secours la Religion ou l'esclavage, que les volontés humaines doivent être ou purifiées ou enchaînées." Paroles d'une immense portée en même temps qu'elles sont d'une exacte vérité. Le peuple qui refuse de porter le joug de la Religion que lui impose le Créateur, mérite, en punition de son orgueil, de subir le joug humiliant d'un despotisme absolu ; et de fait, c'est l'unique moyen de le maintenir dans le devoir. Que si l'on veut civiliser un peuple, lui faire goûter, en même temps que les charmes de la vie sociale, les fruits délicieux de la liberté, il faut le moraliser ; c'est là la base des libertés populaires, ou plutôt la source d'où elles découlent.

Un peuple qui possède à un haut degré le sentiment moral, devient tellement facile à gouverner, qu'on le laisse se gouverner lui-même : peu importe jusqu'à un certain point quelles sont ses opinions politiques, la forme de son gouvernement, pourvu que les idées d'ordre et de morale soient profondément implantées dans la conscience publique, l'arbre de la liberté couvrira ce peuple de son ombre, car, ne l'oublions pas, la meilleure garantie pour un peuple contre l'oppression, se trouve dans ses convictions religieuses.

Vous savez, Messieurs, ce qu'est l'homme qui n'a pas été éclairé des lumières de l'Évangile, à qui la foi n'a pas révélé sa noble origine, sa sublime destinée. L'Antiquité nous a transmis sur ce sujet des pages bien sombres et humiliantes pour l'humanité. Malheur au peuple abruti qui ignore ses devoirs envers Dieu ! Chez lui point de noblesse de sentiment, il ne connaît pas la dignité de l'homme, c'est un bétail soumis à tous les caprices de ses maîtres. L'homme, voyez-vous, ne demeure pas sans divinité, s'il n'adore pas le Dieu du ciel, il se fera des dieux sur la terre ; il courbera servilement l'épaule sous le joug du tyran qu'il regarde comme son Dieu. On en a de bien tristes exemples dans le servilisme objet des esclaves de l'antiquité payenne ; dans l'abrutissement des peuples de l'Orient qui vénéraient leurs souverains comme des dieux, comme des fils du ciel dont ils subissaient le cruel despotisme.

Si un peuple a été éclairé des lumières de la Foi, si la Religion lui a montré la dignité de l'homme, ses droits imprescriptibles ; si elle a dilaté son cœur en y déposant le germe de la félicité qu'elle promet dès cette vie, et qu'après avoir été éclairé, il éteigne le flambeau qui devait le diriger dans la recherche de la vraie liberté ; s'il corrompt ce qu'il a appris, adienne la persécution, qu'arrivera-t-il ? Courbera-t-il

le front devant ses tyrans ? Non ! la Religion l'a trop élevé, il sait que les hommes ont des droits égaux à la liberté. Combattra-t-il par la force morale, fruit de convictions profondes qui lui manquent ? Il tentera de secouer le joug par la violence, et s'il réussit, ce ne sera qu'après avoir fait couler des ruisseaux de sang ; ou bien il s'engagera dans des entreprises extravagantes qui ne feront rien moins qu'améliorer sa condition.

Mais qu'on essaie d'opprimer un peuple imbu de principes religieux. D'abord le pouvoir le plus despotique reculera presque toujours devant cette tâche, et s'il l'entreprend il finira tôt ou tard par être vaincu. Rien de fort, rien qui inspire le respect, rien qui retienne le pouvoir dans les limites de la justice, comme un peuple religieux. Autant on le sait soumis dans ce qui ne porte pas atteinte à sa liberté, autant on le sait inflexible quand on lui commande de transiger avec sa conscience. Au-dessus des Rois de la terre, il reconnaît un tribunal supérieur auquel doivent être soumis les souverains comme leurs sujets ; et à ceux-là qui commandent l'injustice il sait répondre : *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, vous pouvez commander ; vous pouvez opprimer, mais vaincre, jamais ! Quand les principes sont fortement implantés dans le cœur d'une nation, nourrie dans les croyances fortes, il est difficile qu'elle tombe victime de la tyrannie.

(A continuer.)

Michel-Ange, ou les trois Souhails.

Le 6 mars de l'année 1474, il y avait une grande fête au château de Caprèse, château situé dans le territoire d'Arezzo, près du bourg de Chinsi, joli petit pays de la Toscane ; c'était le *podesta* de ces lieux, *messer* Ludovico-Leonardo de Buonarroti, qui régalaient ses amis et ses vassaux afin de remercier le ciel de ce qu'il lui avait envoyé un beau et gros garçon pour lequel il rêvait déjà les carrières les plus brillantes, et ce gros garçon si joufflu, si rose et si blanc, était âgé de quelques heures à peine.

" Mon petit Michel-Ange, se disait-il en se frottant les mains, pendant que le prêtre versait l'eau baptismale sur la tête du nouveau chrétien, mon petit Michel-Ange sera un jour *podesta* comme moi... que dis-je *podesta*?... il deviendra ambassadeur... peut-être même gonfalonier..."

Et l'heureux père se rengorgeait dans ses pensées d'orgueil, car bien loin de lui était alors la pensée que la gloire de sa famille ne serait un jour qu'un maçon... comme il le disait depuis dans sa vaine colère.

Après le baptême eut lieu le festin d'usage, et il fut servi en grande pompe : les mets les plus rares, les fruits les plus exquis, les vins les plus fins, rien n'y manquait ; puis, selon la coutume, les trois principaux convives firent un *souhait* à l'enfant qu'on venait d'apporter tout endormi dans son berceau, et qui sou-

riait doucement aux anges sans s'inquiéter de l'horoscope qui allait lui être tiré.

Alors le premier, prenant une branche de romarin, la plongeant dans l'eau bénite, et la déposant sur le berceau du petit Michel-Ange, se prit à dire, en dissimulant un sourire, car non-seulement il savait qu'il allait blesser la vanité de son hôte, mais il s'en faisait un malin plaisir :

“ De par ce romarin bénit, je souhaite que tu sois un jour un grand peintre ! ”

Messer Buonarotti haussa les épaules avec mépris en entendant ces paroles ; mais il n'osa répliquer, car les arts étaient alors en grande faveur à Florence, et les artistes étaient protégés par Laurent de Médicis, surnommé le *Magnifique*, souverain de la Toscane à cette époque déjà lointaine.

Le second prit une branche de verveine, la trempa de même dans le bénitier, et l'attacha au berceau de l'enfant.

“ De par cette verveine bénite, je souhaite que tu sois un jour un grand sculpteur ! ” dit-il sur le même ton et avec la même intention que son collègue, car la vanité du podesta lui avait fait bien plus d'envieux que d'amis.

L'humeur de messer Buonarotti devint bien plus marquée encore en entendant ces nouvelles paroles.

Alors le troisième prit une branche de thym, la mouilla d'eau bénite, la posa sur le berceau, absolument comme avaient fait les deux autres, et se prit à dire comme eux aussi :

“ De par ce thym bénit, je souhaite que tu sois un jour un grand architecte ! ”

Et tous les trois embrassèrent l'enfant sur le front, puis le petit Michel-Ange fut emporté toujours dormant.

Après ces souhaits, si contraires aux vœux du podesta, la froideur régna parmi les convives, et ce fut avec un plaisir extrême qu'au bout de fort peu de temps, messer Buonarotti les entendit demander leur monture pour reprendre chacun le chemin de son logis.

Quand le podesta fut seul, il se livra tout entier à sa méchante humeur. Cependant, la mère de l'enfant étant incapable de le nourrir elle-même, il fallut songer à lui donner une nourrice. On le mit donc à Settignano, chez un tailleur de pierres aussi grossier et aussi lourd que l'objet qu'il devait tailler ; là on le laissa, durant cinq ans, vivre comme les campagnards et se développer corporellement en santé et en force, sans qu'aucune culture vint éveiller la sève de son intelligence.

Tout est providentiel dans la vie des grands hommes !... Ainsi le père du petit Michel-Ange, qui redoutait par dessus tout que son fils fût *maçon*, se vit contraint de donner à cet enfant, pour nourrice, la femme d'un tailleur de pierres, parce que Settignano, où étaient les propriétés du podesta, est un pays de

carrières et que le travail de la pierre est l'unique occupation de l'endroit.

Michel-Ange, vigoureux et robuste, se développa donc au grand air et au soleil ; ses premiers *joujoux* furent le *ciseau et la pierre*, qu'il maniait avec une adresse extrême dans ces petites mains durcies de bonne heure, et le bruit qui dominait toujours ses cris de douleur ou de joie fut le grincement de la scie et le bruit du marteau des ouvriers.

Quand le jeune Michel-Ange devint un peu plus grand, son père le prit avec lui et l'emmena à Florence afin de commencer l'éducation nécessaire à l'avenir qu'il lui réservait. On lui mit donc un petit manteau sur l'épaule, une barrette au front, une grammaire sous le bras, et on l'envoya chez un maître pour décliner les noms et conjuguer les verbes. Il fallait voir la mine pitoyable du pauvre enfant !...

D'abord, le maître l'accueillit avec intérêt, il était si beau, si fort et si bon !... Mais peu à peu ces bonnes dispositions disparurent, et le professeur se plaignit tout haut de son écolier, qui passait tout son temps à *dessiner avec du charbon sur les murs*.

Messer Buonarotti se fâcha, gronda, punit même sévèrement le petit indocile ; mais quand il vit qu'un mauvais génie s'en mêlait et que son malheureux fils préférait bien décidément la *brosse à la plume* et la *palette aux bouquins*, il se résigna avec peine, avec humeur, avec colère même, mais enfin il se résigna à placer Michel-Ange, comme apprenti, chez Domenico Chirlandaio. Le *premier souhait* était donc accompli, et aussi le vœu le plus ardent de l'enfant, car il avait eu la joie de *brûler sa grammaire* et il ne devait plus voir la figure du pédant qui la lui faisait réciter...

Pourtant son père le boudait, sa maison lui était interdite, il était apprenti, presque domestique chez Chirlandaio ; mais, malgré tout cela, il se sentait plus heureux qu'un Médicis, car il était libre de *barbouiller* à volonté et pouvait, sans crainte qu'on vint le gronder ou lui tirer l'oreille, *broyer des couleurs, dessiner les cartons, ou modéler de la terre glaise*.

Michel-Ange atteignit ainsi quinze ans et rêvait déjà un avenir de gloire par la *peinture*, quand un jour qu'il traversait le jardin du palais, il rencontra son père *nourricier* et plusieurs de ses anciens amis, honnêtes tailleurs de pierre qui l'avaient bercé à Settignano. La reconnaissance fut des plus tendres, on se serra les mains, on s'embrassa et l'on promit de se revoir, car ces braves gens, employés à construire un pavillon de plaisance pour Laurent le Magnifique, devaient rester quelque temps à Florence. Le futur grand homme tint avec joie cette promesse.

Presque tous les jours donc, pendant l'heure de loisir que lui laissait l'atelier, Michel-Ange venait trouver les ouvriers du Grand Duc, et sa joie fut au comble quand ces braves gens, heureux de voir l'amour que *leur jeune camarade* avait conservé pour les pierres,

lui firent cadeau d'un *beau morceau de marbre* qu'ils le laissaient libre de tailler tout à son aise.

Pour tout remerciement, le jeune fils du podesta se débarrassa de son pourpoint, jeta loin de lui sa barrette; et, le cœur palpitant, les yeux brillants, la lèvre frémissante; il se saisit d'un *ciseau* et se mit à ébaucher à grands coups de marteau une tête de *vieux faune grimaçante*.

Dès cet instant l'atelier de Dominico Chirlandaïo fut déserté comme l'avait été l'école de messer Francesco; la *seconde prédiction* commençait à s'accomplir.

Un jour, comme Michel-Ange venait d'achever à peu près son travail, un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure assez laide et d'une mise très-négligée, s'arrêta devant lui et le regarda en silence. Le jeune *sculpteur*, dans toute l'ardeur de son travail, ne prit pas garde à l'étranger, qui bientôt s'approcha davantage de lui, et, posant lentement la main sur son épaule, lui dit en souriant :

« Mon jeune ami, j'aurai, si vous voulez bien le permettre, une petite observation à vous faire. »

Michel-Ange se retourna avec vivacité, et, voyant l'air plus que simple de l'étranger, il lui répondit avec dédain :

« Vous, une observation?... vous?... »

— On une critique, si vous le préférez, continua l'étranger en conservant son air de bonne humeur. »

Le jeune homme croisa alors les bras, et, toisant avec arrogance son interlocuteur, il se prit à dire d'un air narquois :

« Allons, monsieur, parlez... nous verrons si vous êtes connaisseur. »

L'étranger ne parut pas prendre souci de l'air mécontent de l'apprenti sculpteur et, montrant toujours son même sourire, il dit en clignant les yeux finement :

« Où avez-vous vu, je vous prie, des *vieillards qui aient toutes leurs dents* ? »

Michel-Ange rougit jusqu'au blanc de l'œil et se mordit la lèvre avec dépit, car cette observation était juste, et, aussitôt que l'inconnu, qui ne voulait pas augmenter la confusion du jeune artiste, par son triomphe, se fut éloigné, il donna un grand coup de ciseau dans la mâchoire de son faune pour lui *casser deux dents*, en ayant soin de creuser la gencive pour rendre l'illusion plus complète.

Le lendemain, dès que le jardin fut ouvert, Michel-Ange revint à son poste pour mettre la dernière main à son œuvre. Il resta stupéfait en voyant que le Faune avait été enlevé. Le vieux bourgeois seul se trouvait à la même place que la veille.

« Où est mon marbre?... demanda à celui-ci Michel-Ange courroucé, car il devinait qu'il était l'auteur du larcin.

— On l'a enlevé par mon ordre, répondit l'inconnu avec le même sourire que la veille.

— Et qui êtes-vous, monsieur, pour donner des ordres dans le jardin de Laurent-le-Magnifique? fit le jeune homme avec hauteur.

— Suivez-moi, vous le saurez, répondit l'inconnu en se mettant à marcher vers le palais.

— Bien certainement, je vous suivrai pour vous forcer à me rendre mon Faune! s'écria Michel-Ange en marchant près de lui à grands pas.

Lorsque l'inconnu, toujours souriant, et le jeune sculpteur, toujours maugréant, furent arrivés sur le perron du palais, Michel-Ange, voyant que son conducteur se disposait à franchir l'escalier, l'arrêta résolument par le bras en lui disant :

« Halte-là, monsieur! croyez-vous pénétrer dans les appartements du Prince?... dans ses jardins, à la bonne heure, puisqu'il en accorde la permission; mais ici, vous allez nous faire mettre à la porte tous les deux. »

L'inconnu dégagea doucement son bras sans rien dire et continua sa route. Lorsqu'il traversa l'antichambre, les gardes et les serviteurs qui s'y trouvaient se levèrent avec empressement et le saluèrent avec un profond respect.

« Ah ça! se disait notre *jeune artiste* tout surpris, ce bourgeois serait-il par hasard un employé du palais?... alors j'aurais eu bien tort de lui parler ainsi; mais bast!... reprenait-il avec l'insouciance de son âge, c'est égal, mon Faune est à moi, et il faut bien qu'il me le rende. »

L'inconnu, toujours suivi de Michel-Ange, traversa les salons et les galeries, non-seulement sans que personne l'arrêtât, mais rencontrant partout la même déférence et le même respect.

« Mon Dieu!.. mon Dieu!.. commença à se dire ce dernier avec inquiétude, je crois que j'ai fait une fort sottise équipée... Si ce bonhomme était le secrétaire du Prince, je me serais pour toujours fermé l'entrée de ce palais... »

A ce moment, et sans se détourner, l'inconnu poussa la porte d'un cabinet royalement meublé et enrichi des objets d'art les plus précieux. Michel-Ange ébloui s'arrêta sur le seuil; interdit et tremblant, il se croyait vraiment perdu, et, comme il levait les yeux en essayant de faire des excuses, il aperçut au milieu de tous ces chefs-d'œuvre son *vieux Faune* posé sur une belle console richement sculptée.

« Tu vois, mon ami, lui dit alors l'inconnu, toujours avec le même air de bonne humeur, que si j'ai fait enlever ton ouvrage, c'est pour le faire mettre en très-belle compagnie... »

— Mais, mon Dieu!... exclama alors le jeune homme, incapable de se contenir plus longtemps, que dira le Prince quand il verra une semblable profanation, car mon ébauche est indigne de toutes les belles choses qui l'entourent... »

— Le Prince dira que l'avenir d'un grand homme se trouve dans ton œuvre, enfant, et il te tendra la

main pour l'aider à marcher dans la route ardue qui conduit à la gloire."

Et, tout en parlant ainsi, Laurent-le-Magnifique, car c'était lui, tendait en effet sa main à Michel-Ange, qui la porta à ses lèvres avec une vive reconnaissance.

A dater de ce jour, le jeune artiste resta attaché au prince qui avait su découvrir son talent naissant et obscur; mais, malheureusement, ce bonheur fut de courte durée. Son protecteur mourut peu de temps après, et alors commencèrent pour Michel-Ange les pérégrinations sans nombre qui fatiguèrent son existence. Souvent il se trouva sans travail et sans argent, il fut poursuivi par la haine de ses rivaux, à qui son admirable talent portait ombrage, et on prétend même qu'un sculpteur romain tenta de l'assassiner.

Mais à travers toutes ces phases, le troisième souhait de ses parrains fut accompli comme les deux autres, car il mit le comble à sa gloire en élevant la coupole de Saint-Pierre de Rome.

Michel-Ange est sans contredit le plus grand génie de son siècle comme peintre, comme sculpteur et comme architecte; il a laissé dans ces trois arts différents les plus grands ouvrages qui existent: ce sont le tableau du Jugement, la statue de Moïse et la coupole sans égale que l'on admire encore aujourd'hui à Rome.

Il s'éteignit doucement d'une fièvre lente le 17 février 1563, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Michel-Ange possédait et la beauté physique et celle de l'âme, mille fois plus précieuse! Généreux pour les autres, il vivait de peu et se privait de tout par une charité sans borne, car il donnait des sommes énormes à ses parents, à ses serviteurs, aux pauvres; mais surtout aux artistes. Apre au travail, ennemi des plaisirs, savant, grave, austère, il aimait la solitude, moins pour fuir les hommes que pour se recueillir devant Dieu; ne transigeait jamais avec ses devoirs, sévère pour les autres, bien plus sévère encore pour lui-même, sa vie fut irréprochable. Il réunissait la fermeté de l'âme à la sublimité du génie.

E. D'OLLY.

Le Premier Bateau à Vapeur

SUR LA RIVIÈRE ROUGE.

Bien des fois, sans doute, en voyant passer impétueux et rapide un convoi du chemin de fer; en entendant ce souffle puissant et régulier, comme la respiration d'un monstre gigantesque, nos lecteurs, comme il nous est arrivé souvent à nous-même, se sont reportés par la pensée, à quelques siècles en arrière, pour se demander quelle impression d'étonnement, d'effroi, eussent éprouvé nos pères, s'il leur eût été donné de contempler tout-à-coup ce magnifique spectacle. Il ne sera donc pas sans intérêt de retrouver ici le récit d'un Chef d'une des Tribus Sauvages racontant le souvenir de la première apparition d'un Bateau à vapeur sur le territoire de la peuplade.

"Je vous parlerai, dit-il un jour que les Guerriers

et les Anciens de la Tribu s'étaient réunis pour fumer et raconter les histoires du temps passé, je vous parlerai du premier *Canot de feu* que j'ai vu. Depuis, l'herbe s'est desséchée quinze fois dans la prairie, et je suis devenu *vieux* et faible; mais alors j'étais un guerrier puissant et redouté. Nous étions arrivés à la saison ténébreuse, quand il pleut jour et nuit, la rivière était haute, la terre était humide, et nos jeunes braves grolottaient même sous leur *couverture*.

Un soir, j'aperçois loin vers le Sud, au-dessus d'un des coudes du Fleuve, une fumée noire et épaisse qui surgissait comme un grand point au milieu des nuages; je l'observais attentivement, elle s'avancait vers nous, et comme la nue devenait de plus en plus sombre, on voyait que la marche de l'étrange apparition était éclairée par des étincelles de feu. Bientôt on entendit des bruits semblables à ceux des montagnes quand elle sont secouées par le *mauvais esprit*. Les sons étaient imposants, solennels, réguliers comme les battements du cœur d'un Guerrier, et de temps à autre, un cri aigu et perçant fendait l'air, et éveillait dans les forêts d'autres voix terribles. Elle s'avancait, et les *daims*, les *ours* et les *panthères* épouvantés passaient rapidement au milieu de nous, fuyant le redoutable ennemi. Elle s'avancait, et je ne tardai pas à voir distinctement le *monstre* et ses *deux larges bouches* vomissant du feu comme les montagnes brûlantes de l'Ouest. Quoique la pluie tombât par torrents, nous pouvions tout voir; c'était un *long poisson*, ayant la forme d'un *canot*, et dont les flancs étaient parsemés d'une multitude d'yeux, aussi brillants que les étoiles du ciel.

"Je ne vis personne avec le *monstre*, il était seul, fendant les eaux et les battant avec ses *jambes*, ses *bras* ou ses *nageoires*. Au sommet de son corps, qui était très-élevé, il y avait une hutte carrée, je crus pendant un instant y voir un homme; mais c'était une illusion, ou peut-être était-ce l'âme du *monstre*, guettant de sa cachette la proie qu'il pourrait saisir. Heureusement l'obscurité était grande, très-grande, et comme nous étions dans une cavité, le long du rivage, l'*horrible chose* passa devant nous sans nous apercevoir. Non loin de nous une Tribu ennemie que nous allions attaquer était retranchée dans son village. Tous ses Guerriers poussèrent un cri de terreur et d'angoisse; nous, au contraire, *impassibles comme des braves*, nous demeurâmes silencieux. Cependant, je sentais en moi quelque chose d'étrange, et mes pieds semblaient avoir *pris racine à la place où j'étais*.

Le cri des Caddoës épouvanta le *monstre*, ses flancs s'ouvrirent et lancèrent sur le village d'effroyables coups de tonnerre. J'entendis le craquement des troncs d'arbres, et le *déchirement des peaux* qui couvraient les huttes, et quand la fumée fut entièrement dissipée, il resta une forte odeur de poudre; mais le *monstre* était déjà loin, bien loin, ne laissant

d'autres traces de son passage, que les *gémissements des blessés* et les *lamentations de leurs femmes*."

Le voyageur qui rapporte ces paroles du Guerrier Indien, ajoute : "Ce fait est historique, au moment où les *Commanches* attaquaient le dernier village des *Caddoes*, situé sur le bord de la Rivière Rouge, le bateau à vapeur, le *Castor*, explorait cette rivière pour la première fois, jusqu'à environ quarante lieues au-dessus de l'établissement français, le *Nachitochy*. En voyant passer cette masse étrange, les pauvres sauvages poussèrent des cris de terreur, et le bateau, soit qu'il craignît une attaque, soit de gaieté de cœur, tira quatre coups de canon à mitraille sur le village, dont il n'était éloigné que de trois ou quatre cents pieds."

L'œil du Maître.

Une maîtresse de maison éprouvait toutes sortes de pertes dans son ménage, et son revenu diminuait d'année en année. Elle alla trouver un vieil hermite qui demeurait dans une forêt voisine, et dont la sagesse et la prudence étaient reconnues. Après avoir confié au bon vieillard le mauvais état de ses affaires, la dame ajouta : Vous voyez, mon père, il faut absolument qu'il se passe quelque chose de surnaturel dans ma maison, et je ne connais que vous qui puissiez m'indiquer le moyen de remédier au mal.

L'hermite réfléchit un instant ; ensuite et sans répondre à la dame, il sortit, la laissant seule et dans la plus grande anxiété. Quelques minutes après, il rentra, tenant à la main une petite cassette scellée : Voici, lui dit-il, ce que vous désirez. Pendant un an et un jour, vous porterez vous-même cette petite cassette deux fois chaque jour et deux fois chaque nuit dans chaque pièce de votre maison, sans oublier les caves et les écuries. Bientôt tout ira bien autour de vous. Ce temps écoulé vous me rapporterez ma cassette.

La dame s'en retourna pleine de confiance dans le pouvoir de sa merveilleuse cassette ; et dès ce jour même, elle la promena régulièrement dans sa maison. La première fois qu'elle la descendit à la cave, elle y surprit un domestique qui se disposait à emporter une cruche de bière. Dans une des rondes de la nuit, elle surprit les servantes réunies à la cuisine, où elles se préparaient un joyeux souper. Dans les écuries, c'était pis encore : les vaches n'avaient pas de litière, et l'avoine des chevaux, au lieu du chemin de l'écurie, avait pris celui du village. Chaque jour donc, ou plutôt, à chaque visite, un abus se révélait, un gaspillage était réformé.

Au bout de l'année, la bonne dame accourut chez l'hermite. Dieu soit loué ! s'écria-t-elle, tout va maintenant à souhait chez moi. Votre cassette, mon père, contient un remède infailible ; je vous en conjure, laissez-moi une année encore ce précieux trésor.

L'hermite se prit à rire. Il m'est impossible, madame, de vous laisser la cassette, lui dit-il ; mais ce que je puis aisément faire, c'est de vous donner le

remède qui y est enfermé. Et faisant sauter le couvercle de la cassette, il en sortit un petit papier que la dame s'empressa de déplier. Ces mots y étaient tracés au crayon : *Si tu veux que tout aille bien dans la maison, surveilles-la toi-même.* (Traduit de Schmid.)

Aveu d'un Philosophe, ou la Croix.

"J'aimais dans ma jeunesse les promenades solitaires, je cherchais les sites riants, ils plaisaient à mes yeux, à mon imagination, à mon cœur ; ils étaient en harmonie avec mes idées sereines et douces. Alors si j'apercevais une croix sur le haut d'une colline, ou sur le bord du sentier où j'allais passer, je détournais mes regards : "Pourquoi, disais-je, attrister, par la vue d'un instrument de supplice, ces lieux que le Créateur s'est plu à rendre si beaux ?

"Un sentiment de répulsion m'agitait. Le signe de la Rédemption produisit en moi une émotion toute différente, lorsque, dans un port de mer, je vis une Croix gigantesque élevée près du phare. Oh ! m'écriai-je, ici, au bord des écueils ; en face des tempêtes, que ce signe d'espérance est bien placé ! Les matelots, luttant contre les flots, l'aperçoivent de loin et l'invoquent ; tandis que leurs femmes et leurs enfants l'entourent, en faisant retentir la grève de leurs cris et de leurs prières ! Quand je revis mes campagnes charmantes, le souvenir des tempêtes s'offrit à ma pensée.

"Ces lieux sont riants, me dis-je en moi-même ; mais ceux qui les habitent n'ont-ils jamais de douleurs à supporter ou à craindre ? et quel séjour terrestre est exempt d'orage ?

"Croix du Rédempteur, bénie soit la main qui t'élève partout où peut passer un affligé."

La Comtesse de Vendôme, OU LA COURONNE DE PERVENCHE.

Christine de Pisan raconte que, de son temps, il y avait à Paris une très-bonne et très-vertueuse Princesse, que l'on appelait la comtesse de Vendôme. Sa piété, sa générosité, son esprit, l'eussent posée au premier rang des femmes de la Cour, alors même que sa naissance ne l'eût placée dans une position distinguée. Les plus vaillants, et surtout les plus honnêtes Chevaliers se faisaient un devoir de l'entourer de leurs hommages et de prendre ses conseils. Un des plus pressés parmi eux était le Seigneur de Sommières, bon vieillard qui s'était longtemps signalé dans les armées et qui, après trente campagnes et les plus glorieuses blessures, s'était retiré avec un patrimoine très-médiocre et de nombreuses dettes.

Plusieurs créanciers s'étant réunis pour le poursuivre, venaient, pour une somme de dix mille francs, de le faire arrêter et conduire à la Conciergerie, lorsqu'un très-grand mariage réunit dans un des plus riches palais de Paris, toute l'élite de la noblesse du royaume. La Comtesse de Vendôme chercha du re-

gard le brave Sommières, et s'étonna de ne point le voir dans l'assemblée : on s'empressa de lui raconter l'aventure.

—Et quel est le chiffre de cette dette ? s'écria la Comtesse, sans écouter la fin du récit.

—Dix mille francs.

Obéissant à une gracieuse inspiration, la bonne Comtesse détache de sa tête un riche chapeau de perle, et le remettant à son écuyer :

—Hâtez-vous, lui dit-elle, de porter ce chapeau à la Conciergerie, en gage de la dette du bon chevalier, et l'amener à l'instant, pour qu'il ne perde point sa part de la fête qui commence.

Se penchant alors sur la balustrade du balcon où elle se trouve, la Comtesse cueille quelques branches de pervenche et en orne elle-même sa belle chevelure.

Et sous ce simple chapeau (assure la chronique), sa figure, animée par la joie d'avoir fait une bonne action, prit une expression si angélique, que jamais, ni avant ni depuis cette époque, la noble dame ne parut si belle.

Les deux Maçons,

ou

Bénédictions de la Probité et suites funestes du Vice contraire.

Dans une mansarde, était une chambre pauvrement meublée, et où logeaient, entassés sur des lits de paille, un homme, une femme et quatre enfants. Au moment dont nous parlons, la femme faible et amaigrie tenait sur ses genoux le plus jeune de ses enfants, et lui présentait son sein dont le lait avait tari, faute d'une nourriture assez abondante.

Le pauvre petit pleurait parce qu'il ne pouvait apaiser sa faim, et la mère dont le cœur se brisait à cette vue, laissait tomber de grosses larmes sur la tête de son nourrisson. *Daniel*, son mari, qui était maçon, prenait tristement sa veste et ses outils, pour aller à l'ouvrage, lorsque les autres enfants, se groupant autour de lui, lui dirent d'une voix faible :

Quand aurons-nous du pain, papa ? Ce soir, mes enfants, ce soir lorsqu'on m'aura payé la journée.

Les enfants se prirent alors à pleurer, et à dire : Oh ! qu'il y a loin jusqu'à ce soir ! nous avons tant faim !

Allons, mes enfants, un peu de courage ! dit *Daniel* essuyant ses yeux et maîtrisant sa douleur ; vous savez qu'il a fallu payer ce matin notre loyer, on ne m'a pas fait grâce d'un sou. Il ne me reste rien, absolument rien, mes amis !

Soit chagrin, soit qu'elle fût épuisée de fatigue et de besoin, la femme de *Daniel* tomba évanouie sur son lit. Honorine, l'aînée de ses petites filles, alla prier une voisine de donner un peu de vinaigre pour faire respirer à sa mère, et lui en frotter les tempes. Elle lui fit avaler quelques gouttes d'eau fraîche, et la pauvre *Geneviève* rouvrit enfin les yeux.

Son mari rassuré la quitta et courut à son ouvrage, car il craignait d'être en retard ; et il voulait toujours gagner en conscience la journée qu'on lui payait. Si le maçon était réduit à une si grande pauvreté, ce n'est pas qu'il eût jamais été paresseux, ni qu'il eût dépensé de l'argent au jeu, ou dans les cabarets. Mais depuis quinze mois sa femme était malade et ne travaillait plus. *Daniel* se trouvait seul chargé du loyer, de la nourriture de cinq personnes, et encore de payer les visites du médecin ; c'était ainsi que, malgré son travail et ses sueurs, *Daniel* ne pouvant suffire à tout, sa famille était tombée dans l'indigence, après des jours plus heureux.

Quand il fut dans la rue, le maçon trouva au fond de sa poche un morceau de pain, reste de son dîner de la veille. Il rentra aussitôt, et appelant Firmin, son petit garçon ; tiens, lui dit-il, partagez-vous cela comme on partage le pain béni à la messe.

—Et vous, mon papa ? Oh ! moi je vais travailler, et cela me distraira de la faim.

Daniel, avec d'autres ouvriers maçons, se rendait à une demi-heure de la ville pour démolir une grande et vieille maison, qui déjà tombait en ruine. *Daniel* se mit à l'œuvre à jeun, et ne travailla pas moins que ses compagnons ; seulement il ne chantait pas avec eux.

A l'heure de midi les maçons allèrent dîner dans une maison voisine. *Daniel*, qui n'avait rien, resta au chantier, et s'endormit au frais, dans une espèce de cave ou souterrain. Une heure de sommeil répara un peu ses forces épuisées par un aussi long jeûne et, comme il avait commencé sa journée un peu tard, il se remit à l'ouvrage le premier. En frappant à grands coups dans un mur d'intérieur, son marteau rencontra un vase de terre qui se brisa, et quelques pièces d'or roulèrent à ses pieds.

Qu'est-ce-ci ? s'écria tout haut *Daniel*, est-ce Dieu qui vient au secours d'un pauvre ouvrier ? Puis il se tût, et pensa que ce n'était pas là un miracle en sa faveur, mais tout simplement un trésor enfoui par la famille de M. D....., propriétaire de la maison, et qui devait lui être fidèlement rapporté. L'honnête *Daniel* acheva à la hâte de dégager le pot de terre, y remit toutes les pièces qui s'en étaient échappées, et reprit aussitôt le chemin de la ville pour aller trouver M. D.

Quelle fortune ! se disait-il : avec cela je serais un des riches de la ville, et une seule de ces pièces d'or soulagerait la misère de ma femme et de mes enfants sans appauvrir le maître de ce trésor ! Mais Dieu me voit, et il me dit : " *Daniel*, rends cet or à son légitime maître, et à la place je te donnerai la paix d'une bonne conscience, et plus tard, les richesses de mon paradis ! " Et cheminant toujours, le maçon arriva à la porte de M. D..... et demanda à lui parler sur le champ.—M., lui dit-il, dès qu'il fut introduit dans son cabinet, je travaillais seul, lorsque mon marteau a heurté le bord de ce vase ; j'y ai soigneusement remis tout ce qui s'en était échappé, et sans perdre de temps,

je vous ai apporté un trésor qui vous appartient.

M. D.... ouvrit de grands yeux à la vue de cette somme inespérée, et calcula d'un regard que ce vase pouvait bien contenir 40,000 francs.

Daniel reprit : M., j'espère que vous voudrez me payer ma journée, quoiqu'il ne soit qu'environ trois heures, et me dispenser de retourner au chantier aujourd'hui : *ma femme est malade*, et votre bonheur doit vous rendre complaisant.

M. D.... dit en souriant : J'entends, Daniel, *payer votre journée*, c'est-à-dire vous donner une bonne étrenne ?

—Je jure, par tout ce que je respecte, monsieur, que je n'ai voulu parler que de ma journée d'ouvrier, pour aller acheter du pain, car je suis à jeun, monsieur, et j'ai peine à me tenir.

—Il est juste que vous ayez votre part du trésor, dit alors plus sérieusement M. D.... et je vous la ferais plus belle si j'étais sûr que vous ne l'avez pas faite vous-même lorsque le vase s'est brisé?... La chose était assez naturelle !

Daniel, rouge d'une indignation contenue, répondit avec émotion : La chose n'est point naturelle, monsieur, lorsque c'est un honnête homme qui trouve de l'argent ; *ne faites pas l'injure à la classe ouvrière de la croire sans religion et sans honneur*.

Il se peut, Daniel, que vous n'avez rien gardé pour vous, et je tiendrais à en avoir la preuve.

La preuve, monsieur, s'écria Daniel, hors de lui, la preuve c'est que je vais trouver peut-être mon plus petit enfant mort de faim, et que je suis venu chez vous au lieu de courir acheter du pain pour sa mère ! *Ils n'ont rien, monsieur, ils se meurent tous ! ma journée, je vous prie !*

M. D.... lui dit en lui présentant une pièce d'or : Nous nous reverrons, Daniel, en attendant ; voici votre journée.

Mais Daniel, toujours blessé de ce que sa fidélité eût été soupçonnée, refusa et dit d'une voix ferme : Je ne veux que mes trente sous, monsieur.

M. D.... vit bien qu'il était inutile d'insister en ce moment et lui donna ses trente sous.

Merci, monsieur, dit Daniel, je travaillerai bien demain pour réparer le temps que je perds aujourd'hui ; et il sortit.

M. D.... serra son or, mais avant de le compter il voulut savoir ce qu'était au fond Daniel, dont l'air honnête et énergique l'avait frappé. Il prit la rue qui conduisait chez le maçon, et entra dans un magasin pour guetter son retour. Peu d'instant après, Daniel passa portant un pain sous son bras ; il monta chez lui. M. D.... le suivit et resta caché dans un coin de la mansarde, d'où il voyait toute la pauvre famille de Daniel. Les enfants coururent à leur père, leurs pâles figures s'animèrent de plaisir.

Déjà-là, papa, s'écrièrent-ils, et avec un grand pain ! Nous avons cru devoir attendre jusqu'au soir.

Chers amis, Dieu a voulu qu'une circonstance heu-

reuse me fit retourner à la ville après-midi, et j'ai reçu pourtant le prix de ma journée entière. Il l'a voulu, je pense, pour abréger vos souffrances. Mais votre mère et le pauvre petit, comment vont-ils ?

—Le petit s'est enfin endormi, dit Geneviève, toujours couchée sur son mauvais lit de paille ; et moi, continua-t-elle, je me sens moins faible depuis que j'ai mangé ce morceau de pain que tu m'as envoyé.

Moi ? dit le père étonné.

Papa, dit Firmin, s'approchant timidement de Daniel, pardonnez-nous si mes sœurs et moi nous avons menti. C'est la première fois que cela nous arrive, vous savez le pain de ce matin qu'il fallait partager entre tous ? nous l'avons tout donné à maman en lui faisant croire que nous en avions chacun autant.

Daniel ne put répondre, il essaya ses yeux dans lesquels roulaient de grosses larmes, et il se hâta de couper du pain à ses enfants ; puis il servit Geneviève, embrassa le petit qui dormait, et enfin prit lui-même sa part de ce pauvre repas.

Mes amis, dit le maçon, si je l'avais voulu vous seriez bien riches à l'heure qu'il est. Je pourrais te faire soigner comme une duchesse, ma pauvre Geneviève ; Honorine se ferait faire des robes comme une demoiselle, et Firmin irait au collège pour devenir savant !...

Eh bien, mon papa ! pourquoi ne l'avez-vous pas voulu ?

Mes enfants, parce qu'il fallait perdre l'honneur pour avoir ces richesses. Je travaillais seul lorsque j'ai trouvé un pot de terre plein de belles pièces d'or. Je l'ai rapporté au véritable maître du trésor ; je pouvais le garder, une partie du moins. Regrettez-vous que je ne l'aie pas fait ?

Mais personne ne l'aurait su, dit Fanchette, âgée de quatre ans.

Dieu voit tout, reprit Honorine, il n'aurait plus aimé papa, si papa avait mal fait.

C'est vrai cela, dit Firmin, tout de même c'est bien dommage qu'il ne soit pas permis de garder ce que l'on trouve.

Geneviève tendit la main à son mari, et lui dit avec tendresse. Mon ami, tu ne seras pas le riche Daniel, mais l'honnête Daniel, et je t'en aimerai cent fois plus. Mes enfants, soyez fiers d'un tel père, et rendez-vous dignes de lui !

Honorine et Firmin, voyant leur mère s'enthousiasmer, pour l'action de leur père, comprirent encore mieux le prix de la vertu.

M. D.... en eut assez. Il sortit de sa cachette et descendit dans la rue sans être aperçu par la famille. Il alla s'enfermer dans son cabinet, compta cinq mille francs, écrivit les mois suivants à Daniel, et lui envoya l'argent et la lettre par une personne de confiance.

LETTRE DE M. D... À DANIEL.

« Honnête Daniel, je n'ai pas voulu vous offenser, mais je vous ai cru semblable à tant de gens qui, sans être des voleurs, n'ont pas une grande délicatesse de

conscience. Pardonnez-moi de n'avoir pas su vous distinguer plus tôt. Maintenant je sais ce que vous êtes. Je sais que de nobles et belles âmes habitent *votre mansarde*, que d'excellents cœurs y battent sous les haillons de la misère. Acceptez, je vous prie, les *cinq mille francs* que je vous envoie ; non comme une récompense de votre vertu, Dieu s'en chargera et fera mieux que moi, mais comme un souvenir de ma haute estime et de mon amitié."

A l'arrivée inattendue de cette lettre et de cet or, Geneviève pleura de reconnaissance et *baisa l'enfant si frère et si chéatif* qui se mourait sur son sein desséché.—Oh ! tu vivras à présent ! dit-elle avec transport.

Les autres enfants exprimaient leur bonheur par des cris de joie. Daniel, grave et attendri, attira son fils sur ses genoux, et lui montrant la lettre de M. D..., il lui dit :

Il serait possible, Firmin, que de nouveaux malheurs nous rendissent un jour aussi pauvres que nous l'étions hier. Cette fortune qui nous arrive peut aussi s'en aller, mon enfant ; mais *cette lettre*, vois-tu, *c'est un trésor aussi* ; c'est un témoignage rendu à la probité de ton père. Je la conserverai dans ce portefeuille, et après ma mort elle fera *partie de ton héritage* ; elle te rendra plus chère ma mémoire, et t'obligera à être honnête homme à ton tour.

Cependant, le jour même, la nouvelle se répandit qu'on avait trouvé de l'or à la maison de M. D..., et que Daniel en avait eu sa part. Les ouvriers faisaient là-dessus toutes sortes de commentaires.

Dans la nuit suivante, un de ces ouvriers, nommé Marcelin, ne dormit pas, et ne pensa qu'au bonheur de se trouver riche tout à coup. Est-il sot, ce Daniel, pensait-il, d'aller naïvement porter ce trésor à qui est plus *fortuné* que lui ! Quel dommage que ce ne soit pas moi qui me sois trouvé là tout seul !... et qui sait s'il n'y resterait pas quelque chose ?... Et préoccupé de cette idée fixe, Marcelin se leva après minuit. Il n'y a pas de voisins autour de la vieille maison, dit-il, je ne risque rien d'aller y faire une fouille afin d'en avoir le cœur net, la lune m'éclairera. Et Marcelin quitta sa chambre à petit bruit, se glissa le long de la rue, et dès qu'il eut gagné la campagne, il courut de toute la vitesse de ses jambes vers la maison abandonnée. Arrivé là, il prit pioches et marteaux, et s'en alla de côté et d'autre sondant les murs, ou le terrain des caves. Il était presque découragé de ses inutiles recherches, et se disposait à retourner à la ville, de peur que le jour ne le surprît là, lorsqu'en donnant un dernier coup de marteau, il se fit un vide dans l'épaisseur du mur, non loin du lieu où Daniel avait trouvé le trésor. Alors Marcelin reprend courage, frappe à coups redoublés, et fait une assez large brèche pour passer sa tête et son bras. Bientôt sa main trouve un vase de terre, semblable à celui que le marteau de Daniel avait brisé la veille. Il était si lourd, que le cœur ayide

de Marcelin battit d'espoir... Oui, c'était de l'or encore !...

Quelques ancêtres de M. D... avaient dû amasser toutes ces sommes, et une mort subite ou violente les avait sans doute empêchés de déclarer ce secret à leurs héritiers. Quoi qu'il en fût, il importait assez peu à Marcelin de savoir comment tant d'argent se trouvait caché là. Il lui suffisait de s'en rendre maître. Il se *chargea du vase et de ses outils*, et reprit le chemin de la ville en toute hâte. A peine était-il rentré chez lui et s'était-il mis dans son lit, que son fils Etienne qui dormait à ses côtés, se réveilla et dit à son père :

Voilà le jour, mon père, c'est assez dormir, n'est-ce pas ?

C'est juste, dit le maçon, qui n'avait pas encore fermé l'œil ; lève-toi, mon garçon, et appelle ta sœur afin qu'elle nous prépare à déjeuner, et que j'aie à l'ouvrage.

Bientôt toute la famille de Marcelin fut sur pied. Comme le maçon ouvrait une armoire, sa fille Ambrosine qui, bien que fort jeune, faisait le ménage depuis la mort de sa mère, aperçut *l'antique pot de terre* :

Qu'est-ce cela, mon père ? demanda-t-elle.

C'est un *nouveau ciment très-rare*, dit-il, et que je conserve là.

Ambrosine n'en voulut pas savoir davantage. Lorsque Marcelin eut déjeuné, il se réunit à Daniel et à quelques autres, et tous ensemble se rendirent au travail. Ils trouvèrent plus de besogne faite qu'il n'y en avait la veille au soir.

Est-ce que *quelque diable* est venu travailler ici cette nuit ? dit l'un d'eux en riant.

Une femme passait et répondit à ce propos de l'ouvrier : Amis, quelques habitants ont cru entendre dans la nuit retentir des coups de marteau, et ils savent bien ce que c'est, allez ; il y a longtemps que les *sorcières visitent cette demeure et qu'elles y font leurs fêtes*.

Quelques ouvriers, simples et ignorants, furent saisis d'effroi en pensant que des sorcières se mêlaient de leurs travaux, et y mettaient la main. Daniel branla la tête, et sans laisser tomber ses soupçons sur personne en particulier, il comprit qu'on avait fait une fouille ; et montrant le vide pratiqué dans le mur, il dit que peut-être quelque chose avait été trouvé là, et qu'il fallait avertir M. D...

Marcelin qui avait eu l'air d'abord de croire à l'histoire des sorcières, se rangea ensuite de l'avis de Daniel, et dit qu'il n'y avait qu'un homme bien hardi qui eût osé ainsi s'aventurer la nuit dans ces ruines ; que quant à lui, quoiqu'il aimât l'argent autant qu'un autre, il en refuserait à ce prix !

Marcelin avait en sa possession 25,000 fr. Il eut assez d'esprit pour ne pas changer d'abord ses habitudes, ni augmenter sa dépense. Mais au bout de deux ans, il dit à ses amis qu'ayant eu de la santé et

du travail toute sa vie, ses affaires n'allaient pas mal, et qu'il était résolu à donner de l'éducation à ses enfants. En conséquence, *son fils Etienne fut mis au collège, et mademoiselle Ambrosine en pension.*

Marcelin continua de travailler ; pourtant peu à peu il prit des jours de repos. Je suis riche, se disait-il. Pourquoi se tuer de fatigue ?

Lorsque Ambrosine eut dix-huit ans, Marcelin annonça qu'il avait 10,000 frans à lui donner, fruit de ses économies. Tous les jeunes ouvriers de la ville accoururent pour demander sa main. Mais *mademoiselle Ambrosine* trouva qu'ils parlaient un mauvais français, qu'ils ne connaissaient à fond ni la géographie, ni l'histoire, qu'ils n'entendaient rien en *poésie* ; que leurs *mains étaient rudes et brûlées par le soleil*, leurs manières vulgaires ; enfin ils furent tous congédiés. Un joli garçon, *joueur, coureur de cabarets*, et fils d'un négociant ruiné, eut la préférence. *Ambrosine porta durant quelques mois de belles robes et de fraîches toilettes, prit des airs prétentieux et hautains avec ses anciennes compagnes.* Puis, quand son mari eut joué ou dépensé sa dot, il l'abandonna pour aller aux colonies chercher une nouvelle fortune. Ambrosine se trouva seule et dans la misère, ayant perdu l'habitude de l'économie et du travail, ce qui double la pauvreté ; et n'ayant plus d'amis, ce qui double le malheur. Loin de recevoir les consolations de son père, elle lui reprochait durement de l'avoir mal dirigée, et d'être cause de tous ses malheurs.

Marcelin espérait que l'avenir d'Etienne le consolait un peu du triste sort de sa fille. Etienne fit assez bien ses classes ; et quand il les eut terminées, son père l'envoya à N... étudier en médecine. Le bonhomme alors cessa tout à fait de travailler. Il ne lui restait guère, il est vrai, que tout juste de quoi entretenir son fils à N... ; mais Marcelin disait, qu'ayant fait tant de sacrifices pour lui, Etienne lui rendrait cela plus tard, et qu'il *vieillirait sur un bon fauteuil, dans le beau salon de M. le docteur !*

Par l'orgueil que lui donnait d'avance ce brillant avenir, Marcelin s'était beaucoup séparé de ses anciens camarades. Un jour pourtant il daigna causer quelques instants avec Daniel :

Eh bien, mon cher, lui dit-il, vous faites donc de *votre fils un maçon* comme vous ?

Nous nous disions *tu* autrefois, répondit Daniel en souriant.

Je crois, reprit Marcelin en se redressant, que mon fils ne serait plus content de ces familiarités-là.

J'en suis fâché pour vous et pour lui, Marcelin, car cela annoncerait un cœur gâté. Quant à Firmin, dont vous me parliez tout à l'heure, *il sera maçon*, en effet, *maçon intelligent et habile, j'espère.* Il a appris un peu de dessin, ce qui n'est pas inutile à notre état. Du reste, *pas plus savant que son père, il ne rougira jamais de lui, et j'ai la confiance qu'il sera honnête homme.*

Mon cher Daniel, à mon avis, vous avez mal vu la chose. En sacrifiant ce que M. D... vous donna, vous pouviez donner de l'éducation à votre fils.

Il en a une excellente, reprit Daniel, car il *connait très-bien son métier.* Il *lit, il écrit, il compte à merveille.* *Il a des idées justes, des principes religieux, un bon cœur :* que faut-il de plus pour gagner sa vie et se faire aimer ?

Mais convenez, mon cher, que l'éducation du collègue peut conduire à tout.

Je conviens qu'un *enfant très remarquable*, de quelque classe qu'il soit, devrait, autant que possible, recevoir une éducation soignée. Il me semble même que l'Etat devrait veiller et aider à cela. Mais *votre Etienne et mon Firmin n'étaient pas des génies.* Pourquoi risquer de faire de *mauvais médecins, de médiocres avocats*, avec des sujets qui eussent été sans doute de *forts bons ouvriers ?*

Ce raisonnement n'était pas du goût de Marcelin, il haussa les épaules, et quitta Daniel.

Enfin l'époque où Etienne devait être reçu docteur était arrivée. Marcelin écrivit à son fils une lettre folle de joie et de vanité. Dans quel quartier, lui disait-il, veux-tu que j'arrête un logement pour nous deux ? Hâte ton retour pour te former vite une nombreuse clientèle. *Je suis pressé de me montrer dans la rue à tes côtés.* On saluera jusqu'à terre alors le père du médecin Etienne ! Il fera beau voir les *ouvriers ôter tous leur bonnet*, au lieu de nous tendre la main. *Tu me feras respecter comme un vrai monsieur.*

Marcelin ajoutait qu'il n'avait plus d'argent, et que c'était un motif de plus pour qu'Etienne se pressât de le rejoindre.

La réponse du fils arriva bientôt, et détruisit toutes les espérances du maçon, il disait : Mon père, lorsqu'on a habité N... quelques années, il en coûte d'en repartir. Moi j'ai des raisons particulières qui me décident à m'y fixer. *Nos talents, à vous et à moi, n'étant pas les mêmes, je ne vois pas, mon père, la nécessité de les associer.* Je ferai de la médecine à N..., tandis que vous bâtirez des maisons à P.... En vivant sous le même toit nous n'aurions pas tout le bonheur que vous croyez ; la différence de nos éducations mettrait de la gêne entre nous. Votre famille, et vos amis, ne peuvent plus, vous le comprenez, me faire une société convenable. Lorsque je serais admis dans certaines maisons, où ma profession me donnerait entrée, et que j'entendrais murmurer ; *c'est le fils du maçon Marcelin, la honte me monterait au visage.* *Quelle demoiselle pourrai-je épouser, s'il fallait la conduire auprès de vous, mon père ?* Vous seriez désolé, j'en suis sûr, d'être un obstacle à un mariage avantageux, et c'est pourtant ce qui arriverait si nous vivions ensemble. Vous voyez qu'il est bien plus sage que je reste à N.... Vous dites que vous n'avez plus d'argent à me donner, et sans doute je n'ai plus rien à attendre de vous. Eh bien, mon pè-

re, j'espère vivre ici de mon état ; mais il me faut un logement et une mise convenables ; et vous concevez qu'il faudra du temps avant que j'aie des économies pour venir à votre secours. Permettez-moi de vous dire, mon père, que vous vous étiez fait d'étranges idées d'avenir, et qu'en abandonnant votre métier, vous aviez trop tôt compté sur moi, etc.

Cette lettre brisa l'orgueil de Marcelin et déchira son cœur de père. *En voyant à nu l'âme ingrate d'Etienne*, il comprit combien sa vieillesse à lui serait triste et abandonnée.

Marcelin n'avait jamais fait de placement d'argent, hors la dot d'Ambroisine, si malheureusement perdue, 15,000 francs en capital avaient été follement dépensés, soit pour l'éducation d'Etienne, soit pour ses plaisirs à N..., soit enfin pour quelques douceurs que Marcelin s'était données à lui-même. Maintenant, plus âgé, amolli par le repos, il lui fallait reprendre la truette, son ancien moyen d'existence. Mais il avait perdu ses pratiques, et peu de gens se souciaient de lui donner du travail. Les ouvriers, qu'il avait si sottement dédaignés, riaient de ses mécomptes, et lui demandaient avec malice des nouvelles du docteur Etienne.

Une chose était plus fâcheuse encore, et remplit d'amertume les dernières années de Marcelin. Il comprit que, bien que son vol n'eût jamais été positivement connu, l'opinion publique l'avait accusé ; qu'on avait fait des rapprochements qui semblaient le prouver à tous. Personne ne disait cela en face au maçon, mais des mots à double entente, et des sourires méprisants, le lui répétaient chaque jour.

Enfin la plus grande souffrance de l'âme, le remords, s'empara de Marcelin dans ses vieux jours. *La misère toujours croissante d'Ambroisine, et l'ingratitude d'Etienne qui oubliait son père à N..., paraurent être à ce malheureux la punition qu'il avait méritée.* Il vit qu'il avait suivi une bien mauvaise route pour arriver à la fortune et à la considération qu'il avait tant ambitionnées ; aussi il ne recueillait que la honte, la pauvreté, et les tourments de sa conscience. Tant de chagrins lui donnèrent une vieillesse prématurée.

Dans la demeure de Daniel, au contraire, tout était paix et bonheur. *L'honnête maçon* avait mis de côté mille francs, sur la somme que lui avait donnée M. D... pour bien soigner la convalescence de Geneviève, et pour fournir son ménage de linge, de provisions et d'ustensiles nécessaires. Les 4,000 francs qui restaient avaient été placés tout de suite à la caisse d'épargne, et devaient être un jour la dot de chacun des enfants. Daniel entretenait la sobriété de son corps par le travail et la sobriété. Honorine, dont Geneviève avait fait une jeune fille sage et laborieuse, fut mariée de bonne heure à un riche menuisier de la ville. Firmin travaillait avec son père, suivait ses exemples, et ne fréquentait que les jeunes gens bons sujets comme lui. *Les deux plus jeunes enfants ap-*

prirent aussi des métiers. Tous savaient lire et écrire ; et le dimanche, l'un d'eux lisait à toute la famille un beau chapitre de quelque bon livre. Daniel était si aimé qu'on se disputait son travail ; et on l'estimait tant, que si, parmi les ouvriers, il y avait un conseil à demander, on courait à lui, et on était bien sûr que le bon sens et le cœur droit de Daniel lui faisait donner un avis sage.

A la fin de ses jours, le vieux Marcelin ne vivait plus que des aumônes de la charité, ou des rares secours que lui envoyait son fils. Un jour il se traîna jusqu'à la porte de la rue pour voir défiler un nombreux cortège qui s'annonçait de loin par des chants joyeux. Marcelin vit en tête Firmin habillé de neuf, un bouquet au côté, conduit par son père au radieux visage, et suivi de quelques jeunes ouvriers compagnons, ornés de rubans et de fleurs. Geneviève arrivait ensuite avec quelques amies, *endimanchées* comme elle. C'était la noce de Firmin, qu'une douce et jolie couturière attendait à l'autel. M. D... et quelques personnes de distinction se rendaient aussi à l'Eglise pour donner à Daniel, dans ce beau jour, une preuve de leur intérêt en assistant à la messe de mariage. A cette vue, Marcelin laissa tomber des larmes d'envie et de regrets.

“ Oh ! pensait-il, il est heureux ce père ! il a fait de son fils *un laborieux et honnête ouvrier qui sera le soutien de sa vieillesse !* il est dans l'aisance, estimé, aimé de tous. Chacun partage sa fête, son honneur aujourd'hui ! et moi, *moi qui ai tenu tant d'or entre mes mains*, me voici pauvre, abandonné de mes propres enfants, repoussé des hommes... et de Dieu aussi !... O heureux Daniel ! misérable Marcelin !...”

Lorsque la noce passait devant la porte de Marcelin, Daniel avait levé les yeux et aperçu la figure vieillie et malade du maçon. Il en eut pitié, et après le repas il emplit une corbeille de viande et de galettes, et la porta lui-même à son ancien camarade.

Marcelin, lui dit-il, vous étiez trop faible pour venir dîner chez moi, vous ne serez pas fâché que je vous porte ici votre part du repas de noce.

Le vicillard leva ses yeux encore humides des pleurs de la matinée et tendit sa main à Daniel : — *Merci, Daniel*, dit-il, il y a donc encore un homme qui me veut du bien, qui ne rit pas de mes douleurs ! Et Marcelin, au lieu de puiser dans la corbeille, recommença à verser de si abondantes larmes, et avec des gestes si convulsifs, que Daniel fut effrayé de la violence de son état.

Vous êtes à plaindre en effet, lui dit-il, d'être abandonné par vos enfants, après avoir fait pour eux d'aussi grands sacrifices. Ce n'est plus le moment de discuter si vous aviez tort ou raison ; mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu ; c'est un père qui châtie sans cesser d'aimer.

La figure de Marcelin se contracta de plus en plus. Ce n'est rien, dit-il, d'être pauvre et de mourir seul, en comparaison d'une autre peine secrète qui

me ronge le cœur. Daniel, Daniel ! je suis vieux, je mourrai bientôt et l'enfer... Oui, l'enfer m'attend... et mes enfants y tomberont après moi !...

Calmez-vous, dit Daniel, et si cela peut vous consoler, ouvrez-moi votre cœur.

Non, non, dit le vieillard, reculant ; on ne dit sa honte à personne ; d'ailleurs il y aurait danger, acheva-t-il tout bas.

Daniel, qui avait toujours soupçonné la cause de la subite fortune de Marcelin, eut compassion de ses remords, et voulut l'aider à mourir en paix.

Mon ami, lui dit-il, il y a des fautes que le tribunal des hommes ne pardonne point ; mais Dieu les pardonne toutes à qui se repend : pleurez et priez, ne vous désespérez pas ainsi.

O Daniel ! vous si honnête, si vous saviez !... je vous ferais horreur !

Peut-être que je le sais, dit Daniel, le regardant fixement, et pourtant je viens vous consoler.

Vous le sauriez ?... dites, que pensez-vous savoir ?...

Il y a dix-huit ans, lorsqu'on jetait à bas la vieille maison de...

Ici Marcelin cacha sa tête dans ses mains en s'écriant : Je suis perdu !

Daniel reprit : Si j'ai surpris votre secret, malheureux Marcelin, vous ne me croirez pas capable d'en abuser, ma femme Geneviève elle-même n'en saura rien. Dieu est juste ; vous avez été puni en ce monde. Eh bien ! résignez-vous, il vous fera grâce dans l'autre : *l'ingratitude d'Etienne sera votre expiation.*

Oh ! dit Marcelin avec plus d'abandon, si vous saviez tout ce que je souffre ! si j'étais riche et si je pouvais rapporter à M. D... cet or que je lui ai volé, la paix du cœur me reviendrait peut-être ; mais mourir sans rendre cette somme ! savoir que ce crime me suivra dans la tombe ! penser que mes enfants en porteront encore la peine après moi ! ô mon Dieu ! quelle torture ! c'est déjà l'enfer commencé.

Daniel, touché du désespoir de cet homme, oublia les noces de son fils pour ne s'occuper que de lui. Voulez-vous, lui dit-il, que j'aille trouver M. D... ? Je lui dirai vos remords, votre impuissance à réparer votre faute ; je vous apporterai son pardon. Il vous donnera cette somme que vous ne pouvez lui rendre, et vous finirez vos jours en paix.

J'y ai quelquefois pensé, répondit Marcelin ; mais la crainte des tribunaux !... j'ai bien mérité cette flétrissure, mais la laisser à mes enfants ce serait affreux !

Je vous réponds de la générosité de M. D... reprit Daniel, et le plus profond secret sera gardé.

Eh bien ! allez, dit Marcelin, il faut m'ôter ce ver qui me ronge le cœur.

Daniel courut chez M. D... Dès qu'il put lui parler, il lui raconta les fautes et les malheurs de Marcelin, et son désespoir.

M. D... dit au maçon : mon cher Daniel, je vous remercie d'avoir compté sur moi pour rendre la paix à ce malheureux. Dites-lui que je lui donne de tout mon cœur cet argent qui lui a valu tant de chagrins amers ! Qu'il ne soit plus tourmenté de ce côté-là ; et comme preuve de mon pardon, portez-lui cette bourse.

Daniel revint aussitôt vers Marcelin, avec la bourse et les douces paroles de M. D... Alors le vieillard se mit à genoux, et dit : Merci, mon Dieu, merci, je pourrai donc mourir tranquille ! pardonnez à mon fils d'avoir oublié son vieux père, et appelez-moi bientôt à vous. Il se leva ensuite et embrassa Daniel avec une vive reconnaissance.

Il était nuit depuis longtemps. On s'inquiétait chez Daniel d'une si longue absence le jour des noces de son fils ; enfin on le vit revenir, et la danse recommença.

Peu de mois après, Marcelin mourut, assisté d'un prêtre, mais ne recevant pas les soins de ses enfants dénaturés. A ses funérailles on ne vit que le bon Daniel. Il pria avec ferveur pour le repos de l'âme du vieux maçon.

MARIE CLÉMENTINE.

Nous avons publié dans le numéro 17 (page 259) l'adresse de l'Université Laval au Prince de Galles. On nous a fait remarquer que c'était une traduction infidèle que nous avions prise de confiance dans un journal de Montréal. Pour rendre justice à qui de droit, nous donnons ci-dessous le texte *original* de cette adresse, tel que nous venons de le recevoir.

ADRESSE de l'Université Laval à Son Altesse Royale le Prince de Galles.

Qu'il plaise à Votre Altesse Royale,

C'est avec les sentiments du respect le plus profond que l'Université Laval vient déposer aux pieds de V. A. R. ses hommages et l'expression de sa reconnaissance.

Elle voit avec bonheur dans son enceinte l'héritier présomptif d'un vaste Empire, le fils aîné d'une noble Reine dont l'univers entier apprécie et proclame les vertus domestiques et vraiment royales, le digne Représentant de cette gracieuse Souveraine à qui cette Université est redevable de la Charte de son établissement.

Chargée de recueillir au nom de notre auguste Souveraine les hommages de ses fidèles sujets dans cette partie de l'empire, V. A. R. daignera agréer, nous l'espérons, l'expression de la profonde reconnaissance dont nous sommes pénétrés envers Sa Majesté.

Animés par ce sentiment, nous prions V. A. R. de croire que tous les Professeurs et élèves de cette Institution s'efforceront constamment de se montrer dignes de la faveur royale. Cette première et unique Université Canadienne-Française, ainsi honorée de la protection royale, sera un monument durable du désir qu'a Sa Majesté de procurer le bonheur de tous ses sujets, et en même temps un lien de plus entre nos

compatriotes d'origine française et la mère-patrie à laquelle la Providence nous a confiés.

Il est vrai, nous ne comptons pas encore de longs siècles d'existence, comme cette *Alma Mater* d'Oxford, où V. A. R. a bien voulu prendre son inscription, nos élèves sont encore peu nombreux, nos bibliothèques, nos musées, nos collections n'ont rien qui puisse exciter la curiosité de V. A. R., accoutumée à visiter les nobles et antiques maisons de l'Europe; nos commencements sont encore bien humbles, mais nous avons foi dans l'avenir.

Nous avons foi dans l'avenir de cette colonie qui, sous l'égide protectrice de l'Angleterre, jouit de la paix et de l'abondance pendant que tant d'autres peuples sont agités par de violentes secousses.

Nous avons foi dans cette puissante métropole qui pèse d'un si grand poids dans les destinées du monde civilisé.

Nous avons foi dans la protection et la justice de cette auguste Reine à qui nous devons une si grande marque de bienveillance.

Nous avons foi aussi dans le jeune Prince que la Providence appellera un jour à donner sur le trône l'exemple de toutes les vertus dont il a puisé le sentiment dans le cœur de la plus gracieuse des Souveraines et de la plus noble des mères.

L'ivresse conduit souvent à des fautes, à des infamies, à toute espèce de crimes.

Les boissons alcooliques, non-seulement produisent des maux physiques de toute nature, mais elles causent une foule de maladies intellectuelles, odieuses, déshonorantes, épouvantables,

Nos lois sociales et nos vertus privées sont toutes basées sur les notions du juste et de l'injuste, sur l'importante distinction du bien et du mal, sur la logique, la raison, la conscience. Or, quand un homme est ivre, il ne se rappelle rien, il n'apprécie rien, il n'est conduit, guidé et maintenu par rien.

Qu'un homme se présente à vous pour commencer des relations importantes, pour établir des rapports commerciaux ou sociaux avec vous et les vôtres, nécessairement vous prendrez des informations, vous rechercherez l'histoire de ses habitudes, vous demanderez à ceux qui le connaissent des renseignements, et il est une réponse qui vous fera tout repousser, vous ne pourrez avoir aucune confiance dans ce nouveau venu, quand des gens bien informés vous auront dit :

—Il a la passion du vin, il raffole des boissons spiritueuses, il se grise, il boit !

Un homme ivre, en effet, est capable de toutes les vilénies, de toutes les fourberies, de tous les parjures.

Voyez ces jeunes gens élevés avec tant de soin, avec tant de sollicitude, ces apprentis entourés de tant de prévoyance, objet de tant d'espérance, mais aussi, de si gros sacrifices. Des malheureux enfants, sous prétexte de faire les hommes, boivent d'abord à contre-cœur, par forfanterie, par amour-propre, mais bientôt cela devient pour eux une habitude, alors ils sont perdus, flétris, réprimandés par des parents accablés de douleurs, chassés de chez des patrons justement irrités : ils se révoltent, ils insultent, ils tempêtent, et se jettent immanquablement dans les plus déplorable désordres. Plus de sentiments honnêtes,

plus de raisonnements possibles ! le vice, la vie capiteuse, la honte et l'abjection ! Comme après tout il faut de l'argent pour vivre, ils en retirent des industries les plus coupables, ou bien ils en prennent, ils en volent, les malheureux, sans craindre les lois, sans redouter la justice, en se moquant de la prison.

Voyez ce commerçant ou cet ouvrier, père de famille, qui jadis se faisait remarquer par son travail et son dévouement à tous les siens ; autrefois il n'était point de labeur qui lui semblât trop lourd, pas de sacrifice qui lui parût difficile : quelques sourires, la joie du foyer, un tant soit peu de reconnaissance, le payaient de toutes ses fatigues, le récompensaient de tous ses travaux ; mais tout-à-coup, soit parce qu'il éprouve quelques chagrins ou quelques difficultés de ménage ou d'affaires, il se met à boire, il hante l'estaminet, le cabaret ou pis encore. Alors plus d'ouvrage, plus de travail, plus d'affaires. On le lui reproche, il bat, il vocifère, et n'en boit que davantage. Hélas ! arrive la ruine et la misère, toute la famille aux abois se brise, se disperse et l'ivrogne roule d'abîme en abîme jusqu'au bague, et quelquefois, Messieurs, jusqu'à l'échafaud. Compulsez la lugubre histoire de tous les crimes qui ça et là épouvantent la société et font parfois trembler sur leurs bases les colonnes de la civilisation. Vous trouverez presque toujours l'ivrognerie comme cause ou comme moyen.

Quelle est la cause déterminante des épouvantables désordres que l'on appelle révolte, émeute, insurrection, révolution, enfin ?—L'ivresse ;—la cause d'un grand nombre de suicides ?—L'ivresse ;—la cause de certains viols ?—L'ivresse ;—la cause d'une foule de brigandages ?—L'ivresse ;—la cause de quelques atrocités sans nom ?—L'ivresse ;—la cause des vols, des pillages et d'un grand nombre d'assassinats ?—L'ivresse, toujours l'ivresse.

Comment ne serions-nous pas épouvantés d'une passion qui peut causer tant de malheurs ?

Le Mémorial de l'Éducation du Bas-Canada.

Messieurs les Directeurs de la *Bibliothèque Paroissiale* nous prient de faire agréer à M. le Dr. MEILLER, leurs sincères remerciements pour le don qu'il a bien voulu faire à cet établissement de deux *exemplaires* de son ouvrage.

Nous profitons avec plaisir de cette occasion pour recommander à tous nos abonnés la lecture de cet excellent livre, si pleins de renseignements. Il devrait figurer dans la bibliothèque de chaque famille.

Erratum.

Nous nous hâtons de corriger une faute typographique qui s'est glissée dans notre dernier Numéro (*page 261, 2^e colonne, ligne 17^e.*)

Au lieu de :

“L'esclavage pesait donc sur le vicarius, c'est-à-dire sur l'esclave d'un esclave plus riche, et sur les servantes des superbes dames romaines, dont la moindre faute était punie du fouet, des chaînes et parfois de la mort.”

Lisez :

L'esclavage pesait donc sur le vicarius, c'est-à-dire sur l'esclave d'un esclave plus riche, et sur les servantes des superbes dames romaines. La moindre faute de ces esclaves était punie de fouet, des chaînes et parfois de la mort.